

29. En Crise

[.....]

*

Les fastes de l'égorgeant
 D'une truie blanche dans la cour ;
 Sous nos yeux son débordement
 De vanne atroce sans secours.

L'enfer dans une faille vide,
 Le hurlement populacrier ;
 Dans une carène d'acier
 L'horreur toute neuve sans ride.

Les cadavres en rangs serrés
 Que l'on projette en bas des pentes ;
 Et puis tout seul ce vieux sacré :
 Astapovo : fièvre quarante !

Ce deux novembre, vers dix heures,
 Et du champagne pour son cœur ;
 Les moujiks n'ont pas eu de beurre ;
 "Père vous tient dans sa fureur !"

Forme amaigrie et cire auguste ;
 Autour de la simple station
 Fantômes secs, petits arbustes...
 Couchées, couchées tant d'inscriptions !

Des paysans et des poitrines,
 Et des cordes et des cantiques,
 Des cortèges et des appliques,
 Des banderoles orphelines.

Là-bas la forêt de Sakaz :
 Ses instructions près du ravin,
 Contre Nicolenka, en vain ;
 Ils savent la formule rase

De l'amour total qui repose
 Gravée sur l'arbre toujours vert ;
 Les musiciens aux lèvres roses
 Vont la répétant de travers

Parmi lambeaux de jalousies.
 Et la pauvre petite Lise !
 Les femmes, et toutes fantaisies
 Dans l'amour des coiffures sises.

Et le revers de leurs incises
 Dans toutes leurs diversités ;
 Les poètes souvent cités
 Au milieu d'autres friandises.

Objets brillants, danses multiples,
 Douces odeurs, le vent tombé ;
 Rossignols et dahlias, tulipes
 À la taille si bien bombée !

*

La bêche noire dans la terre
 Amenuise les enjouements ;
 Cheval doux des pourrissements,
 Morts d'astrakan et de misère.

Ils baffrent, salivent et hurlent
 Sous les lanternes emplies de miel ;
 Les mariages des grues pullulent
 À travers les trouées de ciel

Pour à peine une heure de temps.
 L'infirmerie ! L'infirmerie !
 Les raouts les plus épatants
 Des promenades assombries.

La prairie est un réceptacle :
 Branches mortes débarassées.
 Au bord du bassin, le miracle
 Consiste à crever, harassé.

Fond de boutique de l'Amour
 Sous l'énergie des carillons.
 Les goujats, barrière d'Enfer,
 Affluent : en voilà des chemises !

Souffle un afflux de choléra
 Aux horizons physiographiques ;
 Soyons aimables, ô colchiques,
 Laissons passer cercueils et rats !

Peignons les vaisseaux de guirlandes
Et les murs de sang gangréné ;
Sur ces cadavres en tas, ces bandes,
La mère tient son nouveau-né.

Carcasses pourries, hardes, boue...
La mort vaque au joyeux du jour
En cachant ses bas de varices,
Ses fibres de vices, ses trous...

Les enfants crient à Nicolas
Attablés sur les bancs dehors ;
D'autres aux torches de goudron
Contre le scélérat soleil !

[.....]

23 Mars 1965.